

deux sortes : les uns sont de simples appareils qui, soutenant la tête dans une position convenable, permettent au malade de rester levé ; les autres sont des appareils qui tiennent les malades au lit. Les premiers sont préférables. M. Dieffenbach s'est servi d'une simple cravate de carton. M. Bouvier emploie un appareil meilleur, parce qu'il maintient mieux la tête. Il a de l'analogie avec les *minerves*. Il consiste en une couronne et une ceinture unies par une tige composée de plusieurs pièces mobiles, de sorte que les mouvements sont permis malgré le redressement de la tête. Les seconds sont des lits imités de celui de Shaw. Les malades sont couchés. Les hanches et les épaules sont fixées ; et un collier rembourré, bouclé à la demi-circonférence du casque et prenant un point d'appui sur les mâchoires inférieures, permet de tourner la tête en faisant incliner le casque du côté opposé à l'inclinaison pathologique. Des vis de pression rendent la rotation et l'inclinaison permanentes.

La durée du traitement ne peut être indiquée, parce qu'elle varie en raison des déformations survenues dans les vertèbres. Quelquefois, au bout de quinze ou trente jours, la tête est parfaitement droite ; mais on conçoit sans peine qu'il faut encore continuer le traitement mécanique, car il ne suffit pas que la tête soit ramenée à sa direction, il faut encore qu'elle la conserve, ce qui ne peut avoir lieu que par le retour des os à une conformation à peu près normale.

On pourrait, à l'exemple de Dupuytren, avoir recours aux moyens contentifs dès que l'opération est terminée.

§ 2. — Du goitre.

On donne ce nom à une tumeur placée à la partie antérieure moyenne du cou, et qui est formée par le gonflement de la glande thyroïde.

Le goitre n'occupe pas toujours la totalité de cette glande ; il est borné quelquefois à sa partie moyenne ou à l'une de ses parties latérales, et lorsque ces deux parties sont engorgées en même temps, il y en a souvent une qui l'est beaucoup plus que l'autre : de là les formes variées de cette espèce de tumeur.

Le volume du goitre présente aussi beaucoup de variétés. En général, lorsque la tumeur est bornée à une partie de la glande thyroïde, et surtout à sa partie moyenne, elle n'acquiert jamais un vo-

lume aussi considérable que lorsqu'elle en occupe la totalité. La constitution des goitreux a une influence très-manifeste sur le volume de la tumeur : on a remarqué que chez les sujets d'une constitution forte et vigoureuse, où le goitre n'est qu'un pur et simple engorgement de la glande thyroïde, cette tumeur est beaucoup plus petite et plus circonscrite que dans les sujets mous, cacochymes, chez lesquels l'engorgement embrasse non-seulement la glande, mais encore tout le tissu cellulaire du cou, et peut prendre un accroissement monstrueux.

Il est des pays dans lesquels on rencontre rarement le goitre, et où il est purement accidentel et sporadique ; il en est d'autres où cette maladie attaque plus ou moins tous les individus. Ainsi le goitre est endémique dans les vallées profondes et humides de la Suisse, du Tyrol, etc. ; il disparaît à mesure qu'on s'élève sur les montagnes ou qu'on descend dans les plaines.

Le goitre est héréditaire ou accidentel : le premier s'observe spécialement et peut-être même exclusivement dans les lieux où cette maladie est endémique. M. Fodéré (1) dit que les curés des campagnes qu'il a parcourues lui ont cité plusieurs exemples de goitres héréditaires ; qu'il a été lui-même témoin de trois, dont un a été recueilli sur un nouveau-né de ses parents, dont le père était crétin et la mère simplement goitreuse. Du reste, M. Fodéré dit qu'on a observé l'ordre suivant dans la propagation du goitre : 1° Si le goitre n'est qu'accidentel et qu'il n'y ait qu'un des parents affecté, les enfants ne naissent pas goitreux ; 2° ils naissent au contraire goitreux, si de père en fils un goitreux a épousé une goitreuse pendant deux générations, et dans un pays où le goitre est endémique ; à la troisième génération, l'enfant qui naît est non-seulement goitreux, mais il est encore crétin ; 3° un père faible, malsain, rachitique et à demi crétin, marié à une goitreuse, produit des enfants goitreux dès la première génération. Dans les contrées où le goitre est sporadique et purement accidentel, il est excessivement rare qu'il se transmette du père ou de la mère aux enfants ; cependant il n'est pas sans exemple qu'un père ou une mère accidentellement goitreux engendre un ou plusieurs enfants qui sont atteints de cette maladie.

(1) *Traité du goitre et du crétinisme*, chap. 3, parag. 15, p. 68.

Le goître héréditaire existe quelquefois au moment de la naissance, ou se manifeste peu de mois après ; mais en général c'est vers la septième, huitième ou dixième année que se montre cette maladie. Le goître accidentel peut se développer dans tous les âges de la vie, surtout si l'on vient habiter un pays où cette affection est endémique ; mais le plus ordinairement il se manifeste dans la seconde enfance et dans l'âge adulte ; on n'en est jamais attaqué dans un âge un peu avancé. Chez les femmes, souvent il ne survient qu'après le mariage et durant la première grossesse ou pendant l'accouchement. Le goître est plus commun chez les femmes que chez les hommes. Une constitution molle, une apparence d'embonpoint et de fraîcheur, des yeux grands, bleus et vifs, un visage blanc et vermeil, une peau fine, délicate, une mémoire active, attributs ordinaires du tempérament lymphatique, ont été considérés comme autant de circonstances favorables au développement du goître. On a remarqué également que la maladie se montrait surtout pendant les saisons et dans les climats chauds et humides, et qu'une fois développée, elle faisait, sous l'influence des mêmes causes, des progrès rapides ; tandis que le retour de la saison froide en suspend presque entièrement la marche, ou du moins en retarde les progrès.

On a reconnu, par la dissection de plusieurs goîtres, que le tissu de la glande thyroïde n'est pas constamment altéré, et que souvent il n'y a qu'une augmentation de volume, sans lésion appréciable dans son parenchyme. On remarque seulement alors que les lobes et les lobules dont la glande est composée sont plus apparents, ainsi que les vésicules membraneuses arrondies qui renferment l'humeur visqueuse et comme oléagineuse dont elle est abreuvée ; que la couleur de sa substance est plus brune ou plus foncée, et que les artères et les veines nombreuses qui se distribuent dans cet organe ont un volume beaucoup plus considérable que celui qui leur est ordinaire. Quelquefois on a trouvé la substance de la thyroïde dure, sarcomateuse ou squirrheuse dans toute son étendue, ou seulement dans un ou plusieurs points, avec des noyaux lardacés, des concrétions cartilagineuses, pierreuses, etc. D'autres fois, l'intérieur de la glande a offert un ou plusieurs kystes remplis d'un liquide jaunâtre, visqueux, puriforme, ou d'une matière gélatineuse blanchâtre, noire ou brune. Dans certains cas, le tissu de la glande est fongueux ; dans d'autres, il contient des hydatides globulaires ; enfin, on a vu des goîtres présenter en

même temps presque toutes les espèces d'altérations dont nous venons de parler. Telle était la tumeur énorme dont de Haen dit avoir fait la dissection publique, et dans laquelle il trouva, à son grand étonnement et à celui des assistants, presque tous les genres de tumeurs : dans un endroit on voyait un stéatôme, dans un autre un athérôme ; là était un foyer purulent ; ici une hydatide, dans un autre endroit du sang, ailleurs un fluide ; dans quelques points, une matière gélatineuse, dans d'autres une matière calcaire, etc.

Les causes du goître sont peu connues. On a attribué celui dont la plupart des habitants des vallées de la Suisse et des Alpes sont atteints aux mauvaises qualités des aliments et des eaux dont on fait usage dans ces pays. Mais M. Fodéré, qui a singulièrement éclairé l'histoire de cette maladie, a fait remarquer que plusieurs autres peuples, entre autres ceux qui habitent les lieux élevés de l'Écosse, de la Norvège, de la Laponie, et même de la Maurienne, ne sont pas atteints du goître, quoiqu'ils fassent usage des mêmes aliments ; tandis que dans les vallées et dans les gorges des Alpes, les familles les plus opulentes, celles dont les tables sont le mieux servies, ne sont pas à l'abri de cette affection. Même remarque à l'égard des eaux : les habitants du penchant des Alpes, qui font un usage exclusif des eaux de neige, n'ont jamais le goître ; ce n'est pas dans le voisinage, mais bien à une assez grande distance des glaciers que l'on trouve le plus de goitreux : enfin, ce n'est pas la présence du sulfate de chaux dans les eaux dont on fait usage, qui est la cause du goître, puisque cette maladie est beaucoup plus rare dans quelques montagnes, sur le Mont-Cenis et autres où l'eau coule sur le sulfate calcaire, que dans les vallées où on boit l'eau des rivières. Cependant il est incontestable que le goître tient essentiellement à quelque condition des lieux où il est endémique. L'opinion de Saussure et de M. Fodéré à cet égard paraît parfaitement fondée. Ils pensent que la stagnation de l'air, son humidité, l'absence des vents et la chaleur des gorges subalpines sont les causes auxquelles il faut attribuer la fréquence du goître dans ces régions. Il est d'autant plus probable que ce sont là les véritables causes du goître endémique, que les enfants nés dans les vallées, quelques dispositions héréditaires qu'on puisse leur supposer à cette maladie, en demeurent parfaitement exempts, s'ils sont élevés et appelés à vivre dans un autre endroit, quoique très-peu éloigné, pourvu qu'il soit ou plus haut ou moins rapproché du pied des montagnes.

Quant au goître sporadique ou accidentel, les causes en sont entièrement inconnues; on sait, comme nous l'avons déjà dit, qu'il est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes, qu'il survient de préférence aux personnes d'un tempérament lymphatique, d'une constitution lâche, qui ont la peau très-blanche, et qu'il se développe plus fréquemment dans l'enfance que dans l'âge adulte. On sait aussi que les efforts violents, comme ceux auxquels se livre la femme dans le travail de l'enfantement, l'extension forcée de la tête sur le cou, son renversement long et répété en arrière, les cris violents, les chants forcés, les toux convulsives, le vomissement, la nudité habituelle du cou, peuvent favoriser le développement du goître; aussi a-t-on mis ces circonstances au nombre des causes de cette maladie. Les scrofules, qu'on ne doit pas confondre avec le goître, comme on l'a fait jadis, en sont quelquefois cependant la cause ou le principe. Le goître s'étant manifesté chez de jeunes filles dont la menstruation était difficile, et chez d'autres dont les règles étaient supprimées, on a mis encore ces circonstances au nombre des causes capables de le produire. Le goître qui survient tout à coup et acquiert un volume considérable dans les accouchements laborieux, au milieu des cris qu'arrachent les douleurs de l'enfantement, a été attribué au passage de l'air dans le tissu de la glande thyroïde; mais c'est une erreur qu'il n'est pas même nécessaire de discuter, puisqu'il n'existe aucune communication entre les voies aériennes et la glande thyroïde.

Le goître, avons-nous dit, occupe la partie antérieure moyenne et inférieure du cou, se présente sous la forme d'une tumeur dont le volume, la forme, la consistance, etc., présentent de nombreuses variétés. Peu apparent dans le principe, il augmente ordinairement d'une manière lente et graduelle, quelquefois brusque et rapide, et peut parvenir à une grosseur énorme. Sa figure est très-variable aussi: elle est assez symétriquement arrondie en forme de croissant, lorsque la totalité de la thyroïde est affectée; mais quand le goître est borné à une partie de cette glande, la tumeur est ronde ou oblongue; dans certains cas, sa circonférence est bornée, et on peut en connaître les limites par la vue ou par le toucher; d'autres fois elle se confond avec les parties voisines, de manière qu'il est impossible d'assigner au juste son étendue. Le goître est mou, indolent, sans chaleur et sans changement de couleur à la peau. Peu mobile à sa partie moyenne, il l'est ordinairement davantage vers ses parties latérales.

Toute sa masse obéit plus ou moins au mouvement du larynx dans la déglutition et dans la formation des différents tons de la voix. Il comprime les organes sur lesquels il est situé et gêne plus ou moins leurs fonctions. Lorsque la tumeur est peu volumineuse, et alors même qu'elle a un volume assez considérable, si elle est molle, la respiration et la déglutition sont à peine gênées; la voix n'est presque point altérée. Mais quand la tumeur est très-grosse, et surtout lorsqu'elle est dure et en quelque sorte squirreuse, la compression qu'elle exerce sur le larynx, la partie supérieure de la trachée-artère, les artères carotides et les veines jugulaires internes, rend la voix faible et rauque, gêne la déglutition, la respiration, produit une apoplexie mortelle, ou fait périr par une suffocation lente à laquelle il est impossible de remédier. Aux lieux où le goître est endémique, il est souvent compliqué d'une autre maladie à laquelle on a donné le nom de *crétinisme*. Dans les sujets chez lesquels cette complication existe, le goître se manifeste ordinairement à l'âge de sept, huit, neuf ou dix ans; mais longtemps avant on peut en prédire le développement aux signes suivants: l'enfant est très-beau; ses yeux sont grands, bleus et vifs; son visage est blanc et vermeil, il a la peau fine et délicate, les cheveux blancs, la mémoire active. À l'époque où le goître se montre, tout change; ces belles apparences s'évanouissent. À mesure qu'il fait des progrès, les yeux deviennent ternes, le visage s'em pâte, et prend une couleur d'un blanc mat; les facultés de l'entendement s'obscurcissent. Quand la maladie est parvenue à son dernier accroissement et qu'elle est considérable, l'infortuné goîtreux respire difficilement, et ne peut plus prononcer les consonnes qu'avec peine; son corps basané et rabougri cesse de croître; il semble que le cou et les épaules prennent seuls de la nourriture; les idées restent aussi telles qu'elles étaient dans les premières années de l'enfance. Mais si le goître ne se montre qu'à l'époque où le corps et l'entendement sont entièrement formés, ceux-ci restent ce qu'ils étaient, et le goître, soit endémique, soit accidentel, n'est plus qu'une affection purement locale.

La marche du goître et ses terminaisons ne sont pas constamment les mêmes. Le goître endémique ne fait pas toujours des progrès continus; sa marche est subordonnée à certaines circonstances, dont l'influence constante a été observée par M. Fodéré. Ainsi dans les temps secs quand la terre a besoin d'eau, dans l'hiver quand elle est sèche et gelée, si le goître est petit, il disparaît; mais quand les pluies

du printemps s'approchent avec la chaleur, le goître reparait ; il augmente avec les pluies d'automne, et si l'hiver est doux et pluvieux, il reste stationnaire ; mais il diminue si cette saison est froide et sèche.

Le goître sporadique n'est presque point subordonné dans sa marche à l'influence de ces circonstances atmosphériques : il continue à faire des progrès plus ou moins rapides jusqu'à ce qu'il ait acquis un certain volume au delà duquel il cesse de croître ; et dans ce cas, lorsqu'il ne survient aucun changement dans les autres phénomènes de la maladie, les malades peuvent la conserver jusqu'à l'âge le plus avancé, sans qu'il en résulte aucun accident. Mais les choses ne se passent pas toujours ainsi ; quelquefois la tumeur ne s'arrête point dans sa marche ; ses progrès sont continus, et sans éprouver dans sa substance aucun changement capable de produire par lui-même des accidents, elle acquiert un volume si considérable, que la compression qu'elle exerce sur les parties voisines donne lieu aux accidents dont nous venons de parler plus haut.

D'autres fois le goître, sans avoir un volume capable de causer des accidents, éprouve avec le temps, dans sa substance, des changements qui donnent lieu à des effets tantôt salutaires, tantôt nuisibles. Quelquefois le goître s'enflamme, soit spontanément, soit à la suite d'une percussion. Lorsque l'inflammation occupe la totalité de la tumeur, qu'elle est très-intense et présente tous les caractères du phlegmon, la compression que le goître exerce sur le larynx et la trachée-artère peut être assez grande pour intercepter la respiration et faire périr le malade de suffocation. Mais le plus communément l'inflammation du goître est médiocre, chronique, et ne s'annonce par aucun des phénomènes qui accompagnent les affections inflammatoires, seulement le malade éprouve quelquefois dans la tumeur des élancements qui se font sentir à des intervalles plus ou moins éloignés. Cependant le goître se ramollit, et après un temps ordinairement très-long et des inflammations successives, il se convertit en une espèce d'abcès froid dont l'ouverture est presque toujours suivie de la guérison de la maladie. On cite plusieurs exemples de pareilles guérisons ; les plus remarquables sont ceux qu'on lit dans le *Traité des maladies chirurgicales* de J.-L. Petit, t. 1, p. 208 et suiv.

Le goître peut devenir véritablement squirrheux, et de cet état passer à celui de cancer ; mais cette terminaison fâcheuse est extrêmement rare, surtout lorsqu'on s'abstient d'appliquer des remèdes

âcres et irritants sur les goîtres dont la dureté est considérable. La dureté de la tumeur, sa forme inégale, bosselée, son adhérence intime avec toute la partie antérieure et latérale du cou, la dilatation variqueuse des veines sous-cutanées, les douleurs lancinantes, ne laissent aucun doute sur la dégénération cancéreuse de la maladie. Cette dégénération est constamment suivie de la mort des malades, qui périssent plutôt par la compression que la tumeur exerce sur le larynx, la trachée-artère, l'œsophage et les gros vaisseaux du cou, que par son influence générale sur l'économie animale.

Une terminaison du goître, plus rare encore que la dégénération cancéreuse ordinaire, est la transformation de la thyroïde en une substance fongueuse : dans ce cas, la tumeur se ramollit à mesure qu'elle augmente de volume, et elle donne aux doigts qui la touchent une sensation illusoire de fluctuation. Si, faute d'attention et la prenant pour un abcès, on l'ouvre, il survient une hémorrhagie difficile à arrêter, qui se renouvelle de temps en temps, et peut être mortelle. Il sort par l'ouverture un fungus rougeâtre, mollasse, qui s'écrase sous les doigts, verse du sang pour peu qu'on le touche, et qu'on ne parviendra jamais à détruire complètement, soit qu'on le brûle, soit qu'on le coupe.

Le diagnostic du goître est rarement difficile. Cependant lorsque la partie moyenne de la glande thyroïde est saine et que ses parties latérales seules sont engorgées, si les tumeurs qu'elles forment sur les côtés du cou montent jusqu'auprès des angles de la mâchoire, on pourrait croire que les ganglions lymphatiques qui suivent le trajet des veines jugulaires internes sont le siège de la maladie ; mais avec une attention suffisante on distinguera toujours l'engorgement souple et uniforme de la thyroïde, de celui qui est formé par l'agglomération des glandes lymphatiques, dont la saillie, la résistance, la disposition, ne sont pas les mêmes dans tous les points de la tumeur principale. Les artères carotides primitives impriment au goître, derrière lequel elles sont placées, des pulsations qui ressemblent beaucoup à celles des anévrysmes ; et lorsque le goître est borné à un seul côté de la glande thyroïde, on pourrait le prendre pour un anévrysme de la carotide. Je pourrais citer plusieurs exemples de cette méprise ; j'ai eu dans certains cas de ce genre beaucoup de peine à calmer l'imagination des malades, justement effrayés et par la gravité de la maladie qu'on leur supposait, et par les remèdes et le régime qu'on leur

avait prescrits. Pour éviter de pareilles erreurs, il faut songer à l'âge, au tempérament du malade, au volume de la tumeur, à sa forme, à sa consistance, à son ancienneté, à la manière dont elle s'est développée, et surtout au caractère de ses battements. Dans l'anévrysmes, les pulsations sont l'effet de la dilatation du sac anévrysmal et se font sentir dans toutes les directions; dans le goitre, elles dépendent du déplacement de la tumeur que l'artère carotide soulève à chaque contraction du cœur : aussi les battements se font-ils sentir devant la tumeur et presque point sur les côtés. Ajoutons que dans l'anévrysmes de l'artère carotide primitive les pulsations existent dans quelque position que soit la tête, tandis que dans le goitre et les autres tumeurs situées sur cette artère, les battements s'affaiblissent et cessent même presque entièrement, lorsque la tête est inclinée en avant et du côté de la tumeur. Celle-ci est alors assez éloignée de la carotide pour que les mouvements qu'elle reçoit de cette artère deviennent moins forts.

Il est assez facile, comme on voit, de distinguer le goitre d'une tumeur de toute autre espèce; mais il ne l'est pas également de déterminer si une tumeur de la thyroïde est solide ou si elle contient un liquide. On voit des goitres partiels, surtout parmi ceux de la partie moyenne de la glande, que leur forme arrondie ou oblongue, leur surface égale et lisse, leur élasticité et l'apparence de fluctuation qu'ils présentent porteraient à regarder comme enkystés. J'en ai vu plusieurs de cette espèce; le plus remarquable est le suivant. Une petite fille de six à dix ans portait à la partie antérieure moyenne du cou une tumeur presque ronde, du volume d'une grosse noix, rénitente, élastique, indolente, sans changement de couleur à la peau, adhérente au larynx, dont elle suivait tous les mouvements, et qui avait évidemment son siège dans la partie moyenne de la glande thyroïde. On appliqua longtemps sur cette tumeur des topiques résolutifs qui n'eurent aucun effet. Un chirurgien, qui s'est acquis une certaine réputation pour la guérison des tumeurs enkystées au moyen des caustiques, jugea que celle dont il s'agit ici était de cette nature, et qu'il viendrait aisément à bout de la guérir avec la pierre à cautère : il appliqua donc un morceau de ce caustique sur le milieu de la tumeur; le lendemain l'eschare fut percée avec une lancette; mais il ne sortit rien de liquide, et l'eschare en tombant laissa à nu la substance même de la glande thyroïde qu'il était facile de reconnaître à sa couleur et à sa consistance. On fit successivement plusieurs autres applications

d'un caustique liquide sans amener aucune diminution sensible dans le volume de la tumeur. Enfin, après quatre mois de traitement, la plaie produite par les caustiques était cicatrisée, et la tumeur ne différait de ce qu'elle était auparavant que par la cicatrice qui la couvrait.

En général le goitre n'a rien de dangereux : la plupart des personnes qui en sont atteintes le regardent plutôt comme un objet de difformité que comme une véritable maladie. Cependant lorsqu'il acquiert un volume énorme, la compression qu'il exerce sur les parties voisines peut avoir des suites très-graves et devenir même mortelle. Mais de tels effets n'ont guère lieu que dans les goitres très-durs et dans ceux dont le volume, au lieu d'augmenter d'une manière lente et graduée, s'est accru rapidement, en sorte que les organes voisins n'ont pas eu le temps de s'habituer à la compression exercée par la tumeur, et que leurs fonctions ont été tout d'un coup extrêmement gênées, ou même entièrement empêchées. Le goitre peut encore devenir dangereux par les différentes espèces de dégénération auxquelles il est sujet. Ainsi le goitre qui devient d'abord squirrheux et ensuite cancéreux fait constamment périr le malade. Il en est de même de celui où la thyroïde se convertit en une substance fongueuse abreuvée de sang, et qui se montre sous la forme d'un fungus rougeâtre lorsque la tumeur est ouverte; mais ces deux cas sont extrêmement rares. La conversion du goitre en une espèce d'abcès froid, si elle amène souvent la guérison de la maladie, peut aussi quelquefois être funeste : c'est lorsque le foyer purulent est à la partie postérieure de la glande thyroïde; le pus en se répandant subitement dans la trachée-artère entre le premier et le second anneau cartilagineux, fait périr le malade de suffocation.

Avant d'entreprendre la cure d'un goitre, on doit examiner avec attention s'il y a quelque probabilité de succès, ou s'il ne reste aucun espoir de guérir, ou seulement de diminuer la tumeur. On peut espérer de guérir le goitre si le malade est jeune, la maladie accidentelle et contractée dans une habitation froide, humide, chargée de brouillards; si la tumeur est peu volumineuse, et paraît consister dans la simple augmentation de volume de la thyroïde sans altération de son tissu. On n'a presque aucun espoir de guérison lorsque le goitre est ancien, très-volumineux, qu'il est dur, en quelque sorte squirrheux, et que le malade a passé l'âge de vingt-cinq à trente ans. Dans ce

cas, on doit s'abstenir d'un traitement dont le moindre inconvénient serait l'inutilité.

On a proposé contre le goître un grand nombre de remèdes tant internes qu'externes. Parmi les remèdes internes, ceux qu'on a le plus vantés sont les yeux d'écrevisses, l'écarlate, les coquilles d'œufs et surtout l'éponge de mer calcinée et réduite en poudre. On les administre ensemble ou séparément à la dose de deux gros par jour, l'un le matin, l'autre le soir, dans de l'eau ou du vin; mais le plus souvent on en forme un électuaire, des bols ou des pastilles que l'on fait tenir dans la bouche le plus longtemps possible sans les avaler, et qui agissent à la manière des sialagogues. On a aussi regardé comme propres à guérir le goître, les médicaments consacrés au traitement des scrofules, tels que les eaux sulfureuses naturelles ou artificielles, le savon, les préparations mercurielles, martiales, antimoniales; mais ces remèdes ne sont pas plus efficaces que ceux dont nous avons parlé d'abord, et les praticiens ont peu de confiance dans les uns et dans les autres. Cependant, parmi ces remèdes, il en est quelques-uns en faveur desquels on trouve, dans les auteurs, les témoignages de l'expérience. On lit dans le *Journal de médecine*, t. XXVIII, p. 343, et t. XXXII, p. 264, plusieurs observations de goîtres guéris par la poudre de coquilles d'œufs calcinées à peu près comme le café torréfié. La dose de cette poudre bien alcoolisée est d'un gros le matin à jeun, délayée dans quatre cuillerées de bon vin rouge, et autant le soir deux heures après le souper. Suivant l'auteur de ces observations, ce remède procure un peu de salivation, un flux abondant d'urine blanche, bourbeuse et comme plâtreuse, et quelques petites sueurs aux extrémités supérieures, mais surtout à la partie antérieure du cou, sur la tumeur et au visage. M. Fodéré dit avoir vu disparaître un engorgement du cou des plus considérables par l'usage de trente grains de sulfure de potasse dissous dans une pinte d'eau; mais il ne dit pas si cet engorgement avait son siège dans la glande thyroïde, dans les glandes lymphatiques du cou, ou dans le tissu cellulaire. Cependant le même auteur préfère à tous les autres remèdes l'éponge à demi calcinée, mêlée avec du miel et de la cannelle en poudre, dont on fait un opiat, pour en prendre trois fois par jour, gros comme une noisette, jusqu'à la disparition entière du goître, c'est-à-dire pendant quinze ou vingt jours. M. Fodéré ne cite aucun exemple de gué-

raison opérée par ce remède, et il est d'autant plus à regretter qu'il n'ait pas fait connaître les résultats de son expérience à cet égard, que l'on ne conçoit guère comment un goître, quelque peu volumineux qu'on le suppose, peut disparaître dans l'espace de quinze à vingt jours.

Un médecin de Paris, très-recommandable, très-digne de foi, et qui exerce depuis quarante ans, m'a assuré avoir guéri un grand nombre de goîtres par le traitement suivant :

Pendant quatre jours avant la pleine lune, le malade boira tous les matins plusieurs verres d'une décoction de chicorée sauvage nitrée.

Le jour même de la pleine lune, il prendra un purgatif hydragogue composé de

Diagrède, six grains;
Jalap en poudre, quinze grains;
Calomélas, huit grains;
Savon médicinal, un scrupule.

Mêlez et formez six pilules argentées. (On diminue la dose pour les enfants et pour les personnes faibles et délicates.)

Le lendemain du purgatif, le malade prendra matin et soir une dose de la poudre suivante :

℥ Éponge calcinée, six gros;
Tartre vitriolé (sulfate de potasse), quatre scrupules;
Racines sèches de dompte-venin, deux scrupules;
Cannelle, demi-scrupule.

Mêlez et réduisez en poudre très-fine, et divisez en seize parties égales qui seront prises pendant huit jours de suite.

On continue ce traitement pendant trois, quatre, cinq ou six mois plus ou moins, selon les effets qu'il produit.

M. Coindet, médecin à Genève, est le premier qui ait introduit l'usage de l'iode dans la médecine et qui l'ait appliqué au traitement du goître. En 1820, il a rendu publics les résultats qu'il a obtenus de l'emploi de cette substance, et il a donné la formule dont il se sert le plus fréquemment; c'est l'hydriodate de potasse ou de soude, dont quarante-huit grains dans une once d'eau distillée représentent environ trente-six grains d'iode. M. Coindet a fait aussi usage d'une tein-

ture d'iode ; il a prescrit quarante-huit grains d'iode pour une once d'alcool à 35° : il donne dix gouttes de ces préparations dans un demi-verre de sirop de capillaire et d'eau pris de grand matin à jeun ; une deuxième dose à dix heures, et une troisième dans la soirée en se couchant. Sur la fin de la première semaine, il en prescrit quinze gouttes trois fois le jour. A la fin de la deuxième semaine, vingt gouttes qui contiennent un grain d'iode environ. M. Coindet assure que cette dose a toujours suffi pour dissiper les goîtres les plus volumineux, lorsqu'ils étaient dus à l'hypertrophie de la glande thyroïde ; mais il ne dissimule pas que, bien que le succès de ce moyen soit général, il échoue dans quelques circonstances, et que dans quelques autres il n'a qu'un succès incomplet. M. Coindet n'emploie l'iode qu'à l'intérieur ; mais on a pensé que l'on rendrait son succès plus assuré en l'employant en même temps à l'extérieur. En conséquence, on a conseillé de faire des frictions sur la tumeur avec une pommade composée d'un gros d'iode pur, ou d'un demi-gros d'hydriodate de potasse, et de trois onces d'axonge récente. Si cette pommade, qui est très-active, excite de l'irritation et de l'inflammation à la peau, on la rend moins active en diminuant la dose proportionnelle de l'iode pur, ou de l'hydriodate de potasse. Malgré les éloges prodigués à l'iode par M. Coindet, et après lui par plusieurs autres praticiens, cette substance est peu employée aujourd'hui, et tout porte à croire qu'elle finira par tomber dans l'oubli. Au reste, lorsqu'on prescrit l'iode à l'intérieur, on ne doit pas perdre de vue que c'est un poison très-violent, à l'usage duquel il faut renoncer dès qu'il fait la moindre impression douloureuse sur l'estomac (1).

Quels que soient les remèdes internes dont on fasse usage dans le

(1) J'ai une fois obtenu la guérison d'un goître énorme par les frictions de pommade d'hydriodate de potasse. Le sujet de cette observation était un jeune homme, âgé de vingt-deux ans, né dans la vallée de l'Oise. Le goître, dont l'apparition remontait à plusieurs années sans que ce jeune homme pût préciser l'époque, était tellement gros que le cou formait une masse uniforme et continue depuis le dessous du menton, dont il avait la largeur, jusqu'au sommet de la poitrine. Les frictions continuées pendant deux mois et demi produisirent une guérison complète. Les succès de ce genre sont rares ; aussi est-ce le seul que j'ai eu. Le goître était également souple dans toute son étendue.

traitement du goître, lorsqu'on s'aperçoit, après un certain temps, qu'ils sont sans effet pour la guérison de cette maladie, on doit y renoncer ; ils pourraient nuire aux organes de la digestion. On seconde l'effet de ces remèdes en tenant toujours le cou chaud et bien couvert, et surtout, lorsque le goître a été contracté dans des pays où cette maladie est endémique, en recommandant au malade de voyager dans les climats où l'air est vif et sec. C'est ainsi que M. Fodéré s'est débarrassé d'un goître, après en avoir été affecté jusqu'à l'âge de quinze ans.

Il faut en convenir, les remèdes internes ont peu d'efficacité contre le goître ; on ne peut pas même toujours en faire usage, soit parce que le malade est trop jeune pour les avaler, soit parce qu'ils sont contre-indiqués par l'état de grossesse, une disposition aux affections nerveuses, la faiblesse de l'estomac ou une leucorrhée. Ils n'en est pas ainsi des topiques : ils conviennent dans tous les cas, et lors même qu'ils sont inutiles, leur emploi ne peut avoir aucun inconvénient. Ceux qu'on a le plus vantés lorsque le goître paraît susceptible de résolution, sont les emplâtres fondants, les cataplasmes résolutifs, les frictions sur la tumeur avec de la flanelle imprégnée de la vapeur d'encens ou de macis, ou imbibée d'huile camphrée ; l'onguent mercuriel étendu à très-petite dose sur la tumeur, un liniment volatil camphré, le muriate d'ammoniaque, les cendres de bois neuf, etc. ; mais de tous les topiques, celui qui m'a toujours paru le meilleur est un mélange de folles-fleurs de tan, de chaux éteinte et de muriate d'ammoniaque dans les proportions suivantes : prenez folle-fleur de tan, chaux éteinte en poudre, de chacune, huit onces ; muriate d'ammoniaque en poudre, deux onces ; mêlez et conservez dans une bouteille bien bouchée, ou dans un pot de faïence couvert de parchemin. On forme, avec cette poudre, un collier, que le malade porte jour et nuit ; ce collier, qu'on ne renouvelle que tous les douze ou quinze jours, se fait avec un morceau de linge, sur la moitié duquel on étend une couche de poudre épaisse d'une ligne, par-dessus cette poudre on met un morceau de ouate, puis une seconde couche de poudre, on renverse l'autre moitié du linge sur cette dernière couche, on cond ensemble ces deux parties du linge dans toute leur circonférence et on pique le collier à grands points. J'ai bien souvent employé ce moyen ; j'ai presque toujours obtenu une diminution notable dans le volume de

la tumeur quand elle n'avait pas encore acquis une grosseur et une consistance considérables.

Lorsque le goitre est douloureux, on le couvre d'un cataplasme émollient; on emploie aussi le même topique lorsque, sans être douloureux, ou ne causant que des douleurs passagères, la tumeur se ramollit dans un point et montre une tendance réelle à se convertir en une sorte d'abcès. Dans ce cas, lorsque le goitre est entièrement amolli et en suppuration, on donne issue au pus par une incision longitudinale qu'on fait à la partie la plus déclive de la tumeur dans l'étendue de huit ou dix lignes : on laisse couler l'humeur sans presser le goitre, et l'on applique un bandage, légèrement compressif, pour empêcher, autant que possible, l'entrée de l'air et le séjour du pus. On a vu, dans ce cas, les parties reprendre leur ressort, le suintement cesser et le malade guérir.

Lorsque le liquide qui sort par l'ouverture est noir, en quantité médiocre, et que sa sortie n'apporte que très-peu de diminution dans le volume de la tumeur, on peut conjecturer qu'il y a une artère ouverte dans cette tumeur; si des pulsations s'y font sentir, ces conjectures se changent en certitude : il faut alors inciser la tumeur dans toute sa longueur pour lier ou comprimer le vaisseau ouvert.

On pourrait, comme on le pratique fréquemment dans les abcès froids, ouvrir le goitre en suppuration avec la pierre à cautère; peut-être même ce moyen serait-il préférable à l'instrument tranchant, surtout dans l'homme, car chez la femme la difformité plus grande de la cicatrice est un inconvénient qu'il faut toujours éviter. Mais c'est là que doit se borner l'usage des caustiques dans le traitement du goitre. Employés dans la vue de détruire et de consumer le goitre solide et non en suppuration, ces médicaments auraient de graves inconvénients qui doivent les faire proscrire : quelque peu volumineuse que fût la tumeur, il faudrait, pour la détruire entièrement, réitérer un grand nombre de fois l'application des caustiques, ce qui rendrait le traitement long et douloureux; l'irritation violente et presque continue produite par l'action de ces médicaments pourrait amener une dégénération fâcheuse; la destruction de quelqu'un des gros vaisseaux qui nourrissent la tumeur serait suivie d'hémorragies abondantes, difficiles à arrêter et peut-être mortelles. Ajoutez à cela que si, après avoir détruit une partie de la tumeur par les caustiques, on

est forcé de renoncer à leur usage, comme je l'ai vu une fois, la largeur, la profondeur et l'irrégularité de la cicatrice, ajoutent singulièrement à la difformité.

On a proposé, pour guérir le goitre, de passer de haut en bas, dans le milieu de la tumeur, avec une aiguille à séton, une mèche composée de plusieurs fils de coton, enduite d'abord de cérat, et, par la suite, de médicaments propres à exciter la suppuration et la fonte du goitre. Ce moyen peut être utile quand le goitre est enkysté, ou lorsque, ayant été d'abord solide, il s'est ramolli peu à peu et converti en une espèce d'abcès froid. Mais lorsque la tumeur est solide, le séton ne peut être d'aucune utilité, et il pourrait même devenir nuisible si le goitre était dur, squirrheux et disposé à dégénérer en cancer.

Un dernier moyen, moyen extrême proposé pour la guérison du goitre, c'est l'extirpation. Cette opération, recommandée par Celse et par plusieurs autres auteurs, a été entreprise et a réussi dans quelques cas très-rares, où la tumeur était peu volumineuse et bornée à une partie de la glande thyroïde : mais lorsqu'on a osé enlever un goitre volumineux, comprenant la totalité de la glande, les malades sont morts d'hémorragie; ou bien, si l'on a pu se rendre maître du sang pendant l'opération, ils ont succombé en moins de deux jours au désordre qu'une opération longue et très-douloureuse a fait naître. Ainsi l'extirpation de la thyroïde est au nombre des opérations que la prudence, la raison et l'expérience désavouent.

Le goitre qui a résisté aux topiques et aux remèdes internes est incurable. Dans ce cas, qui est le plus ordinaire, on doit seulement avoir en vue de prévenir ou de ralentir l'accroissement du mal. Il faut donc conseiller au malade d'éviter autant que possible le séjour dans des lieux humides, de se tenir bien vêtu et le cou chaud, de s'abstenir de travaux rudes, de chants forcés et de cris violents.

§ 3. — Des maladies du larynx et de la trachée-artère.

Ces maladies sont les plaies, l'inflammation, l'ulcération et les corps étrangers. Nous avons déjà parlé de la première de ces maladies : il ne sera question ici que des autres.